

REVUE DE PRESSE

QUI A TUÉ MON PÈRE

Édouard Louis

Julien Rombaux et Gwendoline Gauthier

PRESSE

La violence sociale en une gifle

L'AVENIR 14/09/21 Françoise Lison

Ne pas détourner les yeux de la violence sociale

LE SOIR 05/01/2022 Catherine Makereel

Où la confrontation prend corps

FOCUS VIF 06/01/2022 Estelle Spoto

La fracture sociale en brisures

L'AVENIR 10/01/22 Françoise Lison

Critique scènes : Au nom du père

FOCUS VIF 12/01/22 Estelle Spoto

Qui a tué mon père. Chronique familiale et sociale.

WEB THÉÂTRE 17/01/22

Sarkozy m'a tuer. Macron, Michel, Di Rupo aussi.

LE SOIR 17/01/22 Catherine Makereel

Deux compagnies belges s'emparent de la force de frappe d'Edouard Louis.

LA LIBRE 09/02/22 Marie-Anne Georges

Vouloir tuer son père, une affaire de caste ?

LA LIBRE 18/02/22 Aurore Vaucelle



« NOUS VOULONS INTERROGER LE LIEN DE FILIATION : CE QU'ON TRANSMET MAIS AUSSI CE QU'ON REÇOIT, CE QUI NOUS CHANGE. » © PIERRE-YVES JORTAY

THÉÂTRE

LA VIOLENCE SOCIALE EN UNE GIFLE

UN FILS S'ADRESSE À SON PÈRE AVEC L'URGENCE ET LA RAGE D'UN FORCENÉ : LA FRACTURE LES A-T-ELLE SÉPARÉS POUR TOUJOURS ?

Deux jeunes artistes portent avec passion le projet de donner à voir et à vivre le roman d'Édouard Louis. « *Je terminais ma première mise en scène et le jour de la dernière représentation, je tombe sur l'interview de cet auteur, à l'occasion de la sortie de son livre. Je l'ai lu, l'évidence s'est imposée : il touche très vite le lecteur avec des choses très fortes et très profondes*, confie Julien Rombaux, que l'on a pu apprécier dans *Pattern*, à la Maison de la culture. Quant à Gwendoline Gauthier, elle était déjà très fan du travail d'Édouard Louis. Mieux qu'une assistante à la mise en scène, elle a pris le texte à bras-le-corps : nous sommes donc deux à nous investir dans une histoire qui nous rejoint sur différents points. »

REBELLE ÉCHAPPÉE

Un père ouvrier qui a tenté de voler la jeunesse qui ne lui fut pas offerte, une mère privilégiant elle aussi le machisme ordinaire, insidieux : le milieu qui a abrité l'enfance de l'écrivain n'est pas étranger à celui des deux metteurs en scène. La rupture avec la famille et les racines, ils l'ont vécue aussi. Leur spectacle ne sera donc pas le fruit de créateurs qui ignorent les gens et la situation dont ils parlent. Ils ne choisiront pas la posture de ceux qui savent, réduisant le spectateur à la fonction de disciple ou de confident. « *Ce qu'on veut faire en prenant ce texte, c'est de la littérature et du théâtre pour les invisibles*, précise Julien Rombaux. *Ceux que l'on relègue tous les jours. Ils existent. Le père est prisonnier d'un schéma de pensée, qui l'engonce depuis des années. Le sortir de la norme, c'est le blesser dans ses*

habitudes. Certains trouvent que le roman est violent, parce que cette manière de s'adresser à son père avec des paroles crues, non traitées, est ôpre, destructrice. Mais la vraie violence est sociale. Il l'a subie. La violence maladroite qui s'exprime aujourd'hui comme hier dans les manifestations est la réponse à la violence qui s'abat sur ceux qui n'ont rien, la réponse à l'oppression. Celle du patron qui met son employé dehors, celle de la mondialisation... »

D'AMOUR ET DE HAINE

La mise en scène de Julien Rombaux et Gwendoline Gauthier révélera le paradoxe intemporel entre amour et haine. « *Deux comédiens seront présents*, précise Julien. *Philippe Grand'Henry incarnera le père silencieux face à la révolte du fils, campé par Adrien Drumel. Silencieux ne veut pas dire absent : les mots, les émotions ricochent sur lui et relancent les propos du jeune homme.* » Duo, duel, le spectacle prend corps au vif d'une colère balisée, au jour le jour, rythmée par les créations du musicien Camille Alban-Spreng. « *C'est très émouvant de voir ce père fermé et strict évoluer petit à petit*, notent les metteurs en scène. *C'est l'émotion de ce changement qui nous pousse à vouloir adapter ce texte.* »

FRANÇOISE LISON

« Qui a tué mon père », création mardi 11 et mercredi 12 janvier à 20 h, à la Maison de la culture.

Ne pas détourner les yeux de la violence sociale

le spectacle
DE LA
SEMAINE

A l'instar de Stanislas Nordey et Thomas Ostermeier en France, ou encore Ivo Van Hove en Belgique, Julien Rombaux met en scène « Qui a tué mon père », brûlot d'Edouard Louis sur le mépris de classe.

Pour les dominants, le plus souvent, la politique est une question esthétique : une manière de se penser, une manière de voir le monde, de construire sa personne. Pour nous, c'était vivre ou mourir, écrit Edouard Louis dans *Qui a tué mon père*, sorte de *J'accuse* où l'écrivain dénonce la haine sociale envers les exploités du système français. Après *En finir avec Eddy Bellegueule*, où le transfuge de classe racontait la violence qui a imprégné son enfance dans un quart-monde hostile à son homosexualité, le jeune homme continue son « art de la confrontation », se penchant cette fois sur le sort de son paternel, emblématique des corps brisés par le mépris des élites pour les classes populaires.

Déjà mis en scène par Stanislas Nordey et Thomas Ostermeier, ce pamphlet a aussi séduit Ivo Van Hove, qui montera sa propre version au Kaaithheater en février. De quoi cet engouement est-il le nom ? Comment expliquer que, dans la même saison, on pourra découvrir *En finir avec Eddy Bellegueule*, dans une mise en scène de Jessica Gazon, et *Qui a tué mon père*, monté par Julien Rombaux ? « La question de la violence sociale ressort dans le débat, notamment depuis les gilets jaunes, analyse ce dernier. Les gens ont besoin de mettre des mots sur cette colère, de désigner les responsables de cette violence sociale. Le temps de la honte est passé, c'est le moment de transformer cette honte en colère », poursuit Julien Rombaux qui fait des ponts avec d'autres pièces comme *Iphigénie à Splott*, révélation théâtrale de la rentrée, dans laquelle Gwendoline Gauthier (collaboratrice artistique de *Qui a tué mon père*) incarnait une guerrière sacrifiée sur l'autel des politiques d'austérité. Julien Rombaux y voit un même désir de regarder en face ce sentiment de honte éprouvé par les classes populaires. Lui qui a aussi mis en scène Dennis Kelly (et son théâtre « in your face ») entend confronter le spectateur pour ne plus le laisser détourner les yeux.

DES ACCENTS BELGES

D'autant que le metteur en scène se retrouve en partie dans l'histoire d'Edouard Louis : « Je ne suis pas issu d'un milieu aussi



Julien Rombaux : « Le temps de la honte est passé, c'est le moment de transformer cette honte en colère. » © PIERRE-YVES JORTAY

pauvre mais je reconnais mes parents dans le non-accès à l'éducation et à la culture, dans cette vie guidée par le besoin de travailler pour faire vivre une famille. Ils n'ont pas pu rêver à une autre vie que celle de quitter l'école pour travailler. Mon père est engoncé dans les mêmes schémas de pensée, faits de machisme notamment, mais ils se sont battus pour offrir une autre vie à leurs enfants. Par leurs sacrifices, ils m'ont permis d'étudier, ce qui a eu pour effet de m'éloigner d'eux. »

Si le texte d'Edouard Louis est ancré dans l'histoire française, Julien Rombaux lui a insufflé quelques couleurs belges « Ce qui est à l'œuvre dans la politique française n'est que le reflet d'une Europe qui se droitise, d'où l'envie de belgiciser par endroits le texte. On y parle autant de Vandembroucke ou de Vande

Lanotte que de Sarkozy. Je ne voulais pas que le spectateur puisse se cacher, peinard, derrière le fait que ça se passe en France. »

Accompagnés d'un musicien (Camille-Alban Spreng) sur scène, Philippe Grand'Henry et Adrien Drumel incarnent le père et le fils, l'un cassé par le travail à l'usine, par des élites déconnectées de la réalité des plus démunis et par un plafond de verre qui l'écrase à même son milieu social d'origine, et l'autre, révolté par la violence des institutions. Au-delà de la charge politique, tous deux font entendre une atypique déclaration d'amour, où perce aussi l'espoir.

CATHERINE MAKEREEL

► Les 11 et 12/1 à la Maison de la Culture de Tournai. Du 2 au 4/2 à l'Ancre, Charleroi. Du 8 au 10/2 sur Mars, Mons. Du 15 au 26/2 au Théâtre de la Vie, Bruxelles.

Après *Histoire de la violence* par Thomas Ostermeier, nos planches accueillent deux nouvelles adaptations des livres d'Edouard Louis : *Qui a tué mon père*, mis en scène par Julien Rombaux, et *En finir avec Eddy Bellegueule*, par la compagnie Gazon/Nève et le collectif La Bécane.

Par Estelle Spoto

Où la confrontation prend corps

En janvier 2014, un écrivain français de 21 ans secouait le milieu littéraire avec un premier roman d'inspiration autobiographique. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, Edouard Louis retraçait sa jeunesse dans une famille ouvrière plébeïe. « De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux », commençait-il. Au instar du sociologue Didier Eribon – à qui l'ouvrage est dédié – et de son *Retour à Reims*, mais cette fois dans un roman et non un essai, le jeune transfuge de classe décrivait le milieu précaire dont il était issu et qu'il avait quitté pour vivre sa différence, son homosexualité, éclairant de sa voix singulière des franges de la société habitées à rester dans l'ombre, et silencieuses. Une voix dont le théâtre, avec sa vocation à rendre visible l'invisible, n'a pas tardé à s'emparer. « Le théâtre est peut-être l'endroit où on peut dire et montrer. Le lieu où la littérature de confrontation peut prendre corps », déclare d'ailleurs Louis lui-même. Cet hiver, deux adaptations voyagent en Wallonie et à Bruxelles, où se jouent outre le monologue en français



L'œuvre d'Edouard Louis se prête particulièrement à l'adaptation scénique.

Wille heeft mijn vader vermoord, du maître flamand Ivo van Hooye (au Kooktheater, les 11 et 12 février).

SCÉNARIOS DE FINOÛL

« Je finissais de monter *Love & Money* de Dennis Kelly au Théâtre de Roche, quand je suis tombé dans une librairie sur *Qui a tué mon père*. J'ai lu les premières pages et ça résonnait très fort avec ce que j'ai pu connaître », se souvient Julien Rombaux à propos du troisième roman d'Edouard Louis, sorti en août, que le jeune metteur en scène a adapté et monté avec Philippe GrandHenry dans le rôle du père et Adrien Doumel dans celui du fils (4).

« Je ne me reconnais pas sur tous les points, poursuit-il. Je ne me suis pas homosexualisé, je n'ai pas vécu dans la pauvreté extrême, mais je suis né à La Louvière, j'ai grandi à Roche, j'ai étudié à Charleroi et au Conservatoire de Liège et je passe qu'il y a beaucoup de lieux dans cette région où est implanté le textile, les anciens banlieus stérilisés, les charbonnages. Je reconnais cette mentalité assez vieille, machiste, que

même les femmes peuvent avoir. Je reconnais ces gens à qui on ne laisse pas la possibilité de s'élever, parce qu'il faut garder tout le monde à sa place. *Qui a tué mon père* est un portrait du père de hauteur, dont la dernière partie, politique, vient éclairer le fait qu'il est pérorateur du rôle qu'on lui a donné, de certains schémas de pensée ancrés dans le monde ouvrier. Le fils essaie de comprendre pourquoi il a agi comme ça plutôt que de lui dire qu'il est coupable. Et à la fin de la discussion, le père est transformé ».



« C'est le contexte social qui en fait des personnages à fleur de peau, comédien, qui ont fait violence », relève pour sa part Thibaut Nève, dramaturge de la version d'En finir avec Eddy Bellegueule (1) montée par la compagnie qu'il dirige avec Jessica Gazon, en collaboration avec le collectif La Béance. Celui-ci réunit Juste Follet, Sophie Jouliaud et Louise Mantoux, trois comédiennes formées en Belgique mais originaires des Hauts-de-France, la région natale d'Édouard Louis. « Ces trois actrices ont vécu les rapports de force que décrit l'auteur et c'était extrêmement précieux, parce qu'on a pu passer chez elles des résidences autobiographiques, pour lui Thibaut Nève. Il y a des moments du roman qu'on a choisis à leur propre vécu, en donnant un peu le rapport vrai/faux. » Avec la particularité, dans cette adaptation, que les trois comédiennes, auxquelles s'ajoute le Dramatiste François Maquet, se partagent le rôle du narrateur, inventeurs de genres composites.

DES PHRASES QUI CLAQUENT

« Si ce texte était un texte de théâtre, c'est avec ces mots-là qu'il faudrait commencer : "Un père et un fils sont à quelques mètres l'un



En finir avec Eddy Bellegueule en scène en conditions originales des Hauts-de-France. Le récit parvient des résidences autobiographiques.

Le théâtre a été pour Édouard Louis une porte de sortie, son successeur vers un autre média.

de l'autre dans un grand espace, vaste et vide' ». Telle est la première phrase de Qui a tué mon père, « un roman tout de même assez conscient de sa dimension théâtrale », note Julien Rombaux, parce qu'elle est à l'origine du comédien français Stanislas Nordey, qui a incarné ce texte en 2017 dans sa propre mise en scène, au Théâtre de la Colline.

Si En finir avec Eddy Bellegueule n'a pas été écrit avec la scène en ligne de mire, Thibaut Nève en souligne le côté théâtral. « Dans ce roman, il y a de nombreuses parties dialoguées, il y a de vraies répliques, précise-t-il. Et quand on passe de l'écrit à l'oral, quand on lit à haute voix certains passages qui, sur papier, donnent froid dans le dos, ça devient presque de la comédie. Alors, il y a vraiment des phrases qui claquent, et l'humour est au bout. Parfois au bout de six ou sept phrases, mais l'humour est vraiment là. Il y a quelque chose qui déplace le spectateur, parce que c'est trop fort, c'est trop grand, alors on rit. C'est très

clair en particulier pour le père et la mère. Au final, ce sont des personnages pour lesquels on a beaucoup de tendresse. Dès qu'on les donne à entendre, on a presque envie de leur verser du sucre dans le café. »

Autre lien, pas formel celui-là mais non négligeable, et qui explique peut-être l'engouement du théâtre pour Édouard Louis : comme l'auteur le raconte à la fin d'En finir..., dans son parcours, le théâtre a été une porte de sortie, son successeur vers un autre média. C'est le théâtre qui lui a permis de reconnaître et de le faire savoir. ■

(1) Qui a tué mon père : à la Maison de la culture de Tournai les 11 et 12 janvier, à l'Ancre à Châteaufort du 2 au 4 février, au Manège à Mone du 8 au 10 février, au Théâtre de la Vie à Bruxelles du 15 au 26 février.

(2) En finir avec Eddy Bellegueule, à la Maison de la culture de Tournai du 8 au 10 février, au Manège, à Mone, les 16 et 17 février, à l'Ancre, à Châteaufort, du 23 au 25 février, à la Vénaria, à Bruxelles, les 13 et 14 mai.



Qui a tué mon père, avec Philippe Grandjean dans l'ordre des photos. Adrien Tranvi et son col de dentelle.

La fracture sociale en brisures

Ces mardi et mercredi, la Maison de la culture de Tournai propose une création théâtrale à partir du texte d'Édouard Louis, « Qui a tué mon père ».

La violence sociale et l'exclusion sont au cœur du spectacle de Julien Rombaux et Gwendoline Gauthier. Dans un monologue incisif, en présence de son père, un jeune homme revient sur les années passées loin de lui. Un musicien rythme les pages habitées de colère.

Les invisibles

« Tu appartiens à cette catégorie d'humains à qui la politique réserve une mort précoce. » Enfant d'une lignée d'ouvriers, le père a connu la pauvreté, reproduisant un mode de vie qu'il aurait souhaité améliorer. Mais le travail harassant, les habitudes journalières et leurs conséquences pèsent sur la famille. Le texte d'Édouard Louis suit le parcours d'un homme qui n'a pas

choisi son chemin, renonce à ses espérances pour plonger à son tour dans une existence morose, difficile. La révolte de l'écrivain est à la mesure de l'actualité qu'il dénonce : le mépris affiché par les classes sociales dominantes, l'urgence d'un changement de société. Le milieu qui a abrité son enfance n'est pas étranger à celui des deux metteurs en scène. La rupture avec la famille et ses racines, ils l'ont vécue aussi. « Ce qu'on veut faire en prenant ce texte, c'est de la littérature et du théâtre pour les invisibles, confie Julien Rombaux. Ceux qu'on relègue tous les jours. Ils existent. Le père est prisonnier d'un schéma de pensée, qui l'en-gonce depuis des années. Le sortir de la norme, c'est le blesser dans ses habitudes. Certains trouvent que le roman est violent, parce que cette manière de s'adresser à son père avec des paroles crues, non traitées, est âpre, destructrice. Mais la vraie violence est sociale. Il l'a subie. La violence maladroite qui s'exprime aujourd'hui comme hier dans les manifestations est la réponse à la violence qui s'abat sur ceux qui



« Un père silencieux n'est pas un père absent. Les mots, les émotions ricochent sur lui. »

n'ont rien, la réponse à l'oppression. Celle du patron qui met son employé dehors, celle de la mondialisation... » Des activités entourent le projet de cette création théâtrale. Mardi 11 janvier à 18 h, la Maison de la culture invite à une conférence d'Yves Mertens, coordinateur du collectif Solidarité contre l'exclusion, en collaboration avec le Collectif contre la

pauvreté de Tournai. Les 15 et 16 janvier à 10 h, au départ des jardins des Tours Marvis, a lieu une balade insolite dans l'histoire ouvrière de Tournai, avec Daniel Barbez pour guide. Ces deux activités sont gratuites, sur réservation.

FRANÇOISE LISON

» Spectacle les 11 et 12 janvier à 20 h. 069 253 080

⊕ Critique scènes: Au nom du père

12/01/22 à 12:02 Mise à jour à 12:01

<https://focus.levif.be/culture/auteurs/estelle-sposito-1647.html>)

<https://focus.levif.be/culture/auteurs/estelle-sposito-1647.html>) Journaliste

Avec un duo de comédiens idéaux soutenus en live par un musicien, Julien Rombaux porte à la scène le court roman d'Edouard Louis *Qui a tué mon père*. Le portrait intime d'un homme blessant et blessé, doublé d'une charge brillante contre les systèmes oppresseurs.



Qui a tué mon père © Pierre-Yves Jortay

"Ta vie prouve que nous ne sommes pas ce que nous faisons, mais qu'au contraire *nous sommes ce que nous n'avons pas fait*, parce que le monde, ou la société nous en a empêchés. Parce que ce que Didier Eribon appelle des verdicts se sont abattus sur nous, gay, trans, femme, noir, pauvre, et qu'ils nous ont rendu certaines vies, certaines expériences, certains rêves, inaccessibles", écrit Edouard Louis dans *Qui a tué mon père*.

Après le succès fulgurant de son premier roman *En finir avec Eddy Bellegueule* racontant sa jeunesse et son départ de son milieu d'origine, *Qui a tué mon père* (sans point d'exclamation, c'est une dénonciation, un *J'accuse...!*) est son *Retour à Reims* (l'essai fameux du philosophe et sociologue Didier Eribon, cité ci-dessus) , son *Juste la fin du monde* (la pièce de Jean-Luc Largarce dont le héros a inspiré le nom de plume d'Edouard Louis): le retour d'un transfuge de classe et sa confrontation avec la famille qu'il a quittée, en l'occurrence avec son père.

A lui s'adresse le fils dans un monologue écrit par Edouard Louis avec le théâtre -et spécifiquement le comédien Stanislas Nordey- en tête. Si Ivo Van Hove a choisi de confier son adaptation en néerlandais *Wie heeft mijn vader vermoord* à un seul acteur, le jeune metteur en scène Julien Rombaux (*Love & Money* de Dennis Kelly, créé au Poche en 2018) prend le parti de donner un corps au père et d'incarner la confrontation ([lire aussi \(https://www.levif.be/actualite/magazine/ou-la-confrontation-prend-corps/article-normal-1509779.html\)](https://www.levif.be/actualite/magazine/ou-la-confrontation-prend-corps/article-normal-1509779.html)). C'est le flamboyant Philippe Grand'Henry (le solo *Tout ça du vent*, *Arctique* et le récent *Kingdom* d'Anne-Cécile Vandalem...) qui est ici le paternel, abîmé par le travail, taciturne, auquel le fils jette la dissection de sa propre vie, son machisme, son rejet "viril" du système scolaire nourrissant les mécanismes de la reproduction sociale décryptés par Pierre Bourdieu.

Face à lui, l'infatigable caméléon Adrien Drumel (Prix Maeterlinck du meilleur comédien en 2020 pour *Le Roman d'Antoine Doinef*) déroule les bons et les mauvais souvenirs, les humiliations homophobes ("Un soir, dans le café du village, tu as dit devant tout le monde que tu aurais préféré avoir un autre fils que moi") et les preuves d'amour, avant de se lancer dans une diatribe pointant les politiciens -français, mais aussi belges pour le coup- qui ont contribué par leurs mesures à appauvrir davantage les classes sociales déjà précarisées.

Présent sur une plateforme à côté des deux garages qui forment le décor, le pianiste et compositeur Camille Alban-Spreng prend en charge la bande-son. L'électro s'y mêle à des références pop inspirées par le récit (Céline Dion, *Barbie Girl* comme leitmotiv de la honte paternelle). S'y invite aussi judicieusement, dans une séquence dansée, le tube de 1984 *Smalltown Boy*, dont le clip résumait le parcours d'un précurseur d'Edouard Louis, Jimmy Somerville, dans l'Écosse homophobe des eighties. "Run away, turn away, run away, turn away, run way". Fort!

Qui a tué mon père: le 12 janvier à la Maison de la Culture de Tournai, du 2 au 4 février à l'Ancre à Charleroi, du 8 au 10 février au Théâtre le Manège à Mons (dans le cadre d'un Focus sur Edouard Louis), du 15 au 26 février au Théâtre de la Vie à Bruxelles.



([//focus.levif.be/culture/tele-radio/l-edito-la-mort-aux-trousses/article-opinion-1509313.html](https://focus.levif.be/culture/tele-radio/l-edito-la-mort-aux-trousses/article-opinion-1509313.html))

” C'était l'un des thèmes majeurs de la production culturelle en 2021. La mort n'a jamais été autant décortiquée, disséquée, cartographiée, souvent avec pudeur, plus rarement avec humour.

([//focus.levif.be/culture/tele-radio/l-edito-la-mort-aux-trousses/article-opinion-1509313.html](https://focus.levif.be/culture/tele-radio/l-edito-la-mort-aux-trousses/article-opinion-1509313.html))

- Laurent Raphaël



Qui a tué mon père

Chronique familiale et sociale

lundi, 17 janvier 2022

Un homme cassé par le travail qu'il a dû fournir pour gagner de quoi vivre. Un fils qui est sorti de la condition ouvrière en devenant artiste. Il revient vers son père après une longue absence. En s'adressant à lui, il nous dresse le portrait d'une famille ordinaire, d'une classe sociale défavorisée, d'une société qui exploite ses citoyens vulnérables.

Le décor induit le climat de la pièce. Au lointain, deux garages citadins d'une banalité insignifiante avec leur porte métallique standard. L'un sera le lieu de vie, l'atelier domestique ; l'autre l'espace du rêve, de l'imaginaire. Chaque fois que leur porte claquera brutalement, c'est qu'on était près de dire mais qu'on va d'abord se taire tant les non-dits sont pesants. Côté cour, une structure surélevée en vitrine façon aquarium avec un musicien de type DJ. A l'avant, côté jardin, un homme assis, tassé sur lui-même, porteur d'un briquet allumé par intermittence.

Lorsque le fils surgit, il s'adresse pour en dresser le portrait à travers des anecdotes puisées au hasard d'une chronologie bousculée par la mémoire. Le père, durant tout le temps de la représentation, sera muet. Hormis, de temps à autre, un mot ou une phrase reprise en écho de son garçon ou ponctuant un souvenir évoqué. Sa présence est celle d'un corps qui se traîne.

Le ton parfois se hausse. Les tensions sont perceptibles. Mais se ressentent une tendresse réprimée, une affection refoulée, un lien profond entre ces deux mondes en train de se rencontrer. Et cette part profondément humaine est touchante parce que proche de l'expérience de chacun. Tandis que le musicien, dans sa cage transparente protectrice, accompagne, souligne, soutient, suscite des atmosphères.

Le moment est venu de faire le point. Entre paternel et rejeton, ce ne fut pas l'entente cordiale mais plutôt l'incompréhension et l'insatisfaction. Le premier muré dans le taciturne de préjugés héréditaires sur la masculinité, le patriarcat institutionnel, le recel des sentiments apparents, la maladresse. Le second égrène l'inventaire des frustrations émotives, les espoirs châtrés, le vide de la tendresse.

Derrière la façade de l'aîné se dévoile un être qui a aimé être vivant mais s'est contraint à la carapace, s'est défoulé dans l'alcool. Au-delà des manques, le fiston s'est exprimé dans la créativité artistique, assume son homosexualité, ravaude son amour filial pour éliminer les regrets.

Se dessinent deux existences parallèles mais inversées. Celle du père qui n'a pas pu choisir son métier, pas pu s'offrir de vraies vacances, pas pu bénéficier des plaisirs, pas réussi à changer ses points de vue. Celle du gamin qui est parvenu à être créatif, a été au bout de ses études, a assuré sa sexualité différente.

La fin prend des allures de coup de poing, de gueulante militante. Après avoir démontré la pénibilité d'un travail pour non qualifié, le désintérêt des services sociaux envers un travailleur diminué, la solitude qui grandit avec le vieillissement, le jeune homme, assisté d'une vidéo belliqueuse, dénonce avec virulence des décisions politiques arbitraires défavorables aux défavorisés. Des sentiments partagés par des individus, nous voici au cœur d'une manifestation collective. Symbole exacerbé d'une société en manque d'équité.

Les deux interprètes y ont donné le mieux : Philippe Grand'Henry a misé sur un corps pesant capable de moments violents, un ton passant du bourru à l'attendri ; Adrien Drumel a gardé sa conviction ferme de dire le trop longtemps caché, a donné son énergie en voix et gestes, s'est déchaîné dans le revendicatif exacerbé.

Durée : 1h30

Sarkozy m'a tuer. Macron, Michel, Di Rupo aussi



Humiliation de la pauvreté, violence des rapports familiaux, corps brisés par les politiques : « Qui a tué mon père » chronique le mépris social ordinaire mais aussi l'amour désespéré d'un fils. Tout simplement chavirant ! Copieusement à l'affiche, Edouard Louis traduit une gronde certaine.

CATHERINE MAKEREEL

J'écris de chez les moches », se targue Virginie Despentes dans *King Kong Théorie*. On écrit tous de quelque part. Edouard Louis, lui, écrit de chez les cassés. De chez ces êtres à qui le politique réserve une mort précoce. De chez celles et ceux qui vivent dans des cuisines étriquées avec nappes cirées et mauvais café servi dans des bols de petit-déjeuner. De chez ces vies en périphérie que personne n'a vraiment envie de voir ou d'entendre. Plus précisément, Edouard Louis écrit de chez son père, depuis une petite ville laide du nord de la France. C'est là, près de la mer, où son père ne va pourtant jamais, que l'auteur déverse ses souvenirs d'une enfance dans un quart-monde qui ne dit pas son nom, dans un milieu social où l'on se transmet l'usine et l'excès d'alcool de génération en génération, où il est de bon ton de quitter l'école le plus vite possible, comme un acte viril, d'insoumission, qui donne l'illusion de prendre sa revanche sur un système qui n'a jamais vraiment voulu d'eux et tant pis si ce geste les prive d'un autre futur.

Qui a tué mon père est un cri

qu'Edouard Louis balance comme on jette une bouteille à la mer, en espérant qu'un metteur en scène la repêche. D'abord entendu par Stanislas Nordey, qui l'a joué lui-même sur scène, puis par Thomas Ostermeier qui a fait jouer Edouard Louis dans son propre rôle, c'est aujourd'hui au tour de Julien Rombaux, chez nous, de mettre en scène cette plongée autobiographique au cœur de la honte sociale, doublée d'un pamphlet contre des énarques déconnectés de la réalité des plus démunis, des politiques aveugles aux effets de leurs mesures sur ces vies à la périphérie.

Si proches et si loin

Sur la scène de la Maison de la culture de Tournai où nous avons découvert le spectacle, deux portes de garage nous toisent, emblème de deux mondes si proches et pourtant séparés par un mur infranchissable. D'un côté, un père mutique, broyé par l'usine, enfermé dans une destinée prolétaire et de l'autre, un fils qui a grandi dans cette famille où l'on ne savait pas se parler sans s'engueuler, où son homosexualité était sans cesse rabrouée (voire pire), mais qui s'en est extrait pour devenir cet enfant prodige de la littérature française dès la sortie de son premier roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*. Il fallait toute la sensibilité et la palette nuancée du génial Adrien Drumel pour incarner ce transfuge de classe et ses élans contraires, entre tendresse maladroite pour un père qui lui restera à jamais étranger, et froide colère contre les Chirac et Sarkozy de ce monde, qui se sont succédé pour détruire ce même père et tous ses pairs, tout comme les Michel, Di Rupo et Vande Lanotte dans un texte auquel Julien Rombaux a ajouté des accents belges.

Un silence tétu

Avec sa présence androgyne, Adrien Drumel rappelle Edouard Louis et sa désarmante timidité sous laquelle couve une rage implacable, mais parvient aussi à le faire oublier. Hypnotique, il nous

emporte dans la houle émotionnelle d'un fils désespéré qui se souvient des humiliations quotidiennes. L'angoisse du père d'être différent des autres à cause de l'argent, son obsession pour la masculinité, sa façon de détester la joie, comme une manière de contrôler son propre malheur, le sort qui s'acharne quand un camion explose sa voiture, celle-là même qui l'emmène à l'usine tous les jours. La charge est d'autant plus poignante que ce père usé est là, sur scène, trébuchant sur son corps fatigué dans un silence tétu. À ce jeu, tout en regards bourrus et errements fantomatiques, Philippe Grand'Henry s'avère parfait. En près d'une heure et demie, père et fils se chercheront, se frôleront,

Il fallait toute la sensibilité du génial Adrien Drumel pour incarner ce transfuge de classe et ses élans contraires, entre tendresse maladroite pour un père et froide colère contre les Chirac et Sarkozy de ce monde

mais ne se trouveront jamais vraiment.

Dans de planantes compositions musicales, Camille-Alban Spreng habille d'une mélancolique douceur cette rencontre de la dernière chance. Sous le patronage de Lana del Rey ou Céline Dion, de timides tentatives de réconciliation s'ébaucheront avant que ne tombent, sans détours, les accusations contre ces politiques qui, à coups de révision du RMI, réforme du minimex, mesures d'exclusion du chômage ou recul de l'âge de la retraite, impriment leur nom dans les corps des pauvres, comme on incise une plaie déjà tant de fois éprouvée. « Pour les dominants, la politique est une question esthétique. Pour nous, c'était vivre ou mourir », résume Edouard Louis.

Du 2 au 4/2 à l'Ancre, Charleroi. Du 8 au 10/2 sur Mars, Mons. Du 15 au 26/2 au Théâtre de la Vie, Bruxelles.

Mettre en scène la honte sociale

Art bourgeois, le théâtre ? Ce cliché à la vie dure. Pourtant, un simple coup d'œil à la saison suffit à déconstruire cette image d'une scène en Louhoutin, les yeux rivés sur des destins privilégiés. Prenez *Iphigénie à Splott*, et sa guerrière sacrifiée sur l'autel des politiques d'austérité. Ou encore *Incandescences*, portée par une jeunesse issue des quartiers populaires. Mais aussi *Paying for it*, dédiée aux travailleurs et travailleuses précaires du sexe, ou *Mawda*, dénonçant une justice et une police de classe. Mais s'il est un univers emblématique d'une scène muée en reflet de cette gronde sociale qui monte, qui monte, c'est aussi et surtout celui d'Edouard Louis. Devenu une icône générationnelle, l'auteur français s'attelle à rendre visibles les invisibles. Comme Annie Ernaux et Didier Eribon avant lui, ce fils d'ouvrier se penche sur les corps oubliés, exploités, broyés par la violence des institutions sociales. Une œuvre engagée, aujourd'hui largement plébiscitée par le théâtre belge. Outre Julien Rombaux qui met en scène *Qui a tué mon père* (lire ci-contre), Jessica Gazon s'empare d'*En finir avec Eddy Bellegueule* (les 16 et 17/2 à Mars Mons et du 23 au 25/2 à l'Ancre, Charleroi), récit autobiographique qui a propulsé Edouard Louis au rang de star littéraire. À Mons, Mars consacre d'ailleurs un focus à l'écrivain en programmant les deux pièces précitées. En Flandre aussi cette dénonciation des injustices sociales fait mouche, notamment au Kaaitheater où Ivo Van Hove monte lui aussi *Qui a tué mon père* (les 11 et 12/2) avec Hans Kesting, seul sur scène pour porter ce récit brûlant sur le mépris social. Parce que le théâtre, comme la littérature, n'est pas un cocoon éthéré, préservé de la disgrâce du monde, mais un miroir de toutes les réalités. C.M.A.

Philippe Grand'Henry et Adrien Drumel sont ce père et ce fils qui se cherchent, se frôlent mais ne se trouvent pas. © PIERRE-YVES JORTAY

Culture

Deux compagnies belges s'emparent de la force de frappe des mots d'Édouard Louis

Scènes "Pour en finir avec Eddy Bellegueule" et "Qui a tué mon père": violence physique et politique.

Entretiens Marie-Anne Georges

Au théâtre, l'œuvre d'Édouard Louis n'en finit pas de connaître des adaptations. Que ce soit avec son premier roman, *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil, 2014) ou les deux suivants (*Histoire de la violence, Qui a tué mon père*). C'est que l'auteur français (Abbeville, 1992) frappe le paysage littéraire à chacune de ses nouveautés. De grands noms de la mise en scène se sont intéressés à ses ouvrages marqués par le déterminisme social: Stanislas Nordcy (Théâtre national de Strasbourg), Thomas Ostermeier (Schaubühne de Berlin) ou Ivo Van Hove (Internationaal Theater Amsterdam).

Pour l'heure, place à des compagnies indépendantes belges plus modestes, mais qui n'en démeritent pas pour autant. Loin de là. *"L'idée de monter Pour en finir avec Eddy Bellegueule est née de notre rencontre avec La Bécane, explique Thibaut Nève, de la compagnie Gazon-Nève. Un collectif de trois comédiennes, originaires du nord de la France, dont le parcours entre en résonance avec celui d'Édouard Louis."* Ce n'est donc pas un hasard que le début du spectacle est un joyeux maelstrom des souvenirs de jeunesse de Janie Follet, Sophie Jaskulski, Louise Manteau ainsi que de François Maquet (La Charge du Rhinocéros) – en plus de les voir in-

terpréter du Johnny, du Goldman et du Céline Dion! *"On ne voulait pas être dans une réappropriation stricte du roman. En convoquant ce que les interprètes avaient eux-mêmes vécu, on donne le la, une note de départ qui va aussi guider la lecture du spectacle"*, estime Thibaut Nève.

Harcèlement, stigmatisation

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, celui qui s'appelle dorénavant Édouard Louis voulait en finir avec sa première vie, celle qui l'a vu grandir dans un milieu populaire en Picardie. Il se sent différent, ses parents le traitent de "gonzesse", ses condisciples de "pédé". Dans son village règnent l'homophobie, le racisme, le machisme. S'il veut s'en extraire, il se doit de fuir.

C'est via un parti pris dramaturgique singulier que La Bécane fait réellement entrer le spectateur dans l'histoire d'Eddy Bellegueule, sa parole étant répartie entre les trois comédiennes et le comédien. *"On a décidé que le personnage principal serait distribué collectivement. Comme une course relais, un ballon qu'on s'échange, un témoin qu'on se passe. Pour que chaque identité des interprètes puisse être mise au service de celle du narrateur"*, détaille Thibaut Nève. *"Cela permet de donner à la parole une force universelle, continue-t-il. À ce rythme-là, on est tous des petit Eddy Bellegueule potentiels. Qu'on soit homme ou femme, on peut tous être confronté à des phénomènes de harcèlement, de stigmatisation, d'expressions de désirs bafoués."*

Qui a tué mon père (Seuil, 2018), Édouard Louis l'entame par une note introductive: *"Si ce texte était un texte de théâtre..."* Comment Julien Rombaux s'est-il approprié l'histoire? *"Le contexte politique est évidemment important pour moi, même si je voulais aussi insister sur les sentiments d'amour et de haine qui habitent les protagonistes, l'incompréhension puis l'apaisement entre un père et son fils. Je tenais également à ce que le père soit présent sur scène."* Ce rôle, il l'a donné à Philippe Grand'Henry quand Adrien Drumel joue le fils. *"Grand'Henry hante le plateau rien qu'avec des petits sourires, des soupirs de fatigue, très peu de mots. C'est pour cela que ce n'est pas un monologue."*

Mise en conformité belge

Qui a tué mon père se lit sans point d'interrogation car Édouard Louis dénonce, accuse. *"Ce qui était important pour moi, nous avait-il expliqué à l'époque de la sortie du livre, c'était de raconter l'incidence de la violence politique sur les corps."* Dans son livre, il nomme des hommes et femmes politiques français, de droite comme de gauche qu'il considère comme responsables. Sur scène, Julien Rombaux fait de même en l'actualisant à la politique belge et, notamment, la réforme du chômage du gouvernement Di Rupo (2012). *"Politiquement, ce texte résonne aussi dans le sud de la Belgique, où le spectacle tourne, avec ses bassins sidérurgiques et ses charbonnages"*, observe Julien Rombaux.



Philippe Grand'Henry et Adrien Drumel
"Qui a tué mon père"



Janie Follet et Louise Manteau de La Bécane, collectif d'actrices originaires du nord de la France.

Épinglé

Qui a tué mon père. Mons, Théâtre le Manège, du 8 au 10 février. surmars.be. Tournai, Maison de la culture, les 11 et 12 février. www.maisonculturetournai.com. Bruxelles, Théâtre de la Vie, du 15 au 26 février à 20h. www.theatredelavie.be

En finir avec Eddy Bellegueule. Tournai, Maison de la culture, les 8 et 9 février à 20h. Mons, Théâtre le Manège, les 16 et 17 février. Charleroi, du 23 au 25 février. www.ancre.be. Le spectacle est par ailleurs inscrit à la saison 2022-2023 de l'Atelier 210.

-->Une coproduction Mars-Mons arts de la scène, Théâtre de l'Ancre (Charleroi), la Maison de la culture de Tournai et l'Atelier 210 (Bruxelles).

Culture

Vouloir tuer son père, une affaire de caste ?

Scènes Le roman d'Édouard Louis éructe les déterminismes sociaux.

Un jour, un camion qui roulait à toute berzingue a embouti la bagnole de son père, garée sur le bas-côté de la route. La voiture avait explosé. Et bêtement, les cadeaux de Noël étaient cachés dedans. Mais Édouard Louis ne se met pas à pleurer pour le jouet qu'il ne recevra pas. Il pleure car il se demande comment son père va faire pour aller à l'usine. Comment ils vont faire pour continuer à exister. Il a 8 ans, peut-être, et il est déjà le dépositaire, malgré lui, de la fragilité de son père.

Dans cette adaptation de *Qui a tué mon père* par Julien Rombaux d'après le roman d'Édouard Louis, le personnage n'est vraiment pas bien grand quand il intègre les contours du monde auquel il appartient. Un monde orchestré par la pauvreté, qui vit au gré des "pas d'chance" et des déterminismes sociaux qui classent certaines vies sans suite.

Après son immense roman à consonance autobiographique intitulé *Pour en finir avec Eddy Bellegueule*, paru en 2014, Édouard Louis, qui, entre-temps, avait obtenu le droit de changer de nom et prénom, signe ce roman au titre percutant sur l'homocide de son père. Une disparition qui n'a pas eu lieu puisque la pièce s'entame sur l'image de ce père, dézingué certes mais pas encore trépassé (Philippe Grand'Henry, en



Jean Philippe Grand'Henry (le père) et Adrien Drumel (le fils), devant la porte de garage ou la voie de garage ?

barbu échevelé), assis, piteux dans une chaise de jardin usée comme lui.

Tragédie à l'ombre du pavillon

Julien Rombaux et Gwendoline Gauthier ont travaillé en duo pour animer les propos d'Édouard encore Eddy, avec une économie de moyens qui donne toute sa place aux destins tragiques qu'ils observent.

"Je ne vois pas pourquoi on serait différents des autres", énonce le père dans la mémoire de son gamin qui rétro pédale dans les souvenirs de famille. Le père épuisé par une vie de pauvreté a fait la paix avec le fils qui a tant déplu. Le fils qui avait des airs de "tapette", quand il faisait la chan-

teuse le soir quand on avait du monde.

De son côté, le fils, joué par un Adrien Drumel qui saisit le public du Manège, a compris que le cadre moche et triste de son enfance n'est pas lié à la médiocrité de ses parents. Les mécanismes inhérents à la mise au ban de la société, il les décrit, comme il relate des scènes de vie inspirées par les séries télé et des sorties à la mer guidées par une augmentation des alloc'.

Dans ce texte aux accents bien plus mélancoliques que pour *En finir avec Eddy Bellegueule*, (qui se joue les 16 et 17 février chez Mars à Mons, Ndlr), Édouard Louis énonce que sa honte est celle qu'on a assénée à sa famille. Et que l'état de citoyen misérable et inculte peut se reproduire indéfiniment pour ses humains sans "univers des possibles". Le propos vire politique, les accusations sont nominatives – Macron et les 5 euros en moins sur la prime rentrée, Sarkozy et sa "bonne" idée du RSA, Di Rupo et sa réforme de l'allocation-chômage qui "l'empêche désormais de dormir la nuit". Le texte, soutenu par les ambiances musicales d'un monde à la fois queer et populo (entre Jimmy Sommerville, Lana del Rey et Céline Dion), rappelle que les névroses qu'on trimalle ne sont pas le seul résultat de la folie des familles. La société tout entière est coupable, à la fin, du meurtre du père d'Eddy.

Aurora Vaucelle

→ Au théâtre de la Vie, du 15 au 26 février, à Bruxelles. Infos: www.theatredelavie.be

"Pour les dominants, la politique est une question esthétique, une question de se penser."

Édouard Louis
In "Qui a tué mon père".

Décès de l'ancien directeur du Théâtre national Philippe van Kessel

Scènes Comédien et metteur en scène, il avait d'abord fondé l'Atelier S^o-Anne, aujourd'hui Théâtre Les Tanneurs.

C'est par quelques mots emplis de chagrin et de reconnaissance écrits par Philippe Sireuil, directeur du Théâtre des Martyrs, que nous avons appris la disparition ce vendredi 11 février de Philippe van Kessel, comédien, metteur en scène et directeur du Théâtre national pendant quinze ans (1990-2005).

Né à Bruxelles le 14 janvier 1946, Philippe van Kessel grandit auprès de sa maman, artiste-peintre divorcée. Il étudie à l'athénée Robert Catteau avant de s'inscrire à l'ULB. "Je veux faire médecine, comme mon père, raconte-t-il à notre collègue Claire Diez. Mais ma tête n'est pas faite pour les sciences". Il déserte donc assez vite les auditoires et se passionne pour le Jeune Théâtre de l'ULB. Il lui faut travailler: il se trouve un emploi dans l'import-export tout en cumulant des petits boulots comme figurant aux Galeries et respon-

sable du ciné-club à la Cinémathèque. Dans la foulée, il suit les cours de théâtre de Fernande Claude et Henri Billen à l'Académie de Bruxelles. "Ils me poussaient dans cette voie. Je joue à l'Atelier Théâtral d'Armand Delcampe, C'est un dur métier

que l'exil, une très belle pièce de Jean-Pierre Willemaers [...] C'est mon premier cachet de comédien", se souvient-il dans *La Libre*. S'ensuivent des créations au Rideau, au Poche, au Théâtre du Parvis.

Un resto puis un théâtre

Mais "être acteur ne nourrit pas son homme". Philippe van Kessel décide donc d'ouvrir un restaurant avec deux copains, "tout aussi fauchés" que lui. En 1971, il ouvre donc, rue Sainte-Anne, à deux pas du Sablon, le Sainte-Anne, restaurant qui deviendra un café-théâtre. Puis, en 1973, il fait un emprunt pour acquérir la maison d'à côté et en faire un théâtre, l'Atelier S^o-Anne. Jusqu'en 1989, il y met en scène de nombreuses créations et des œuvres du répertoire, y produit des spec-

tacles, organise des lectures, convie des artistes étrangers, etc. Dans l'intervalle, en 1984, l'Atelier S^o-Anne déménage rue des Tanneurs, actuel siège du Théâtre Les Tanneurs, tandis que Philippe van Kessel devient, en 1988, professeur à

l'École nationale de théâtre de Strasbourg.

En 1989 – il a alors 43 ans –, il est nommé directeur du Théâtre National, succédant à Jean-Claude Drouot. Il en prend officiellement la tête en juillet 1990. Pendant ses quinze années de direction, "le National sera renoué en profondeur, lui donnant une visibilité nationale et internationale tout en faisant émerger une nouvelle génération de metteurs en scène (Lorent Wanson, Mathias Simon, etc. Ndlr), souligne la revue *Alternatives théâtrales*. Le Théâtre national devient alors un pôle de référence pour la vie théâtrale", avec des créations phares telles que *Ruanda 94*, *Les Ambassadeurs de l'ombre* et *Le Dragon*.

St. Bo.



Philippe van Kessel
1946-2022